

LIBAR M. FOFANA



L'étrange rêve
d'une femme inachevée

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE FILS DE L'ARBRE, collection Continents noirs, 2004

N'KÖRÖ, collection Continents noirs, 2005

LE CRI DES FEUILLES QUI MEURENT, collection Continents noirs, 2007

LE DIABLE DÉVOT, collection Continents noirs, 2010

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

Les littératures dérivent de noirs continents.

Manfred Müller

LIBAR M. FOFANA

L'étrange rêve
d'une femme inachevée

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

© *Éditions Gallimard*, 2012.

*À Joyce et Marc,
précieuses lucioles dans mes ténèbres.*

*Pour Clarisse Perrion,
ô ange blond!*

... Mais nous continuerons à nous retrouver, à nous séparer,
puis à nous retrouver encore là où se retrouvent les morts :
sur les lèvres des vivants.

SAMUEL BUTLER
*(extrait des notes de Nora Barlow,
petite-fille de Darwin)*

... Frère, je jure que je ne perdrai pas espoir...
... je vais renaître en quelque chose de mieux.

F. M. DOSTOÏEVSKI
*(extraits d'une lettre à son frère
avant le peloton d'exécution)*

Les deux bébés étaient finalement sortis vivants de leur mère. Mais le prix que celle-ci avait dû payer s'avéra trop élevé pour qu'elle survécût. Les accoucheuses, épouvantées, s'étaient réfugiées dans un coin obscur de la case, laissant les nouveau-nés baigner dans une mare de sang aux reflets sinistres. L'un des bébés était une fille. L'autre, plus petit, au sexe inconnu, semblait sortir de l'abdomen de sa jumelle tel un gros ver repu, une larve monstrueuse trop paresseuse pour se dégager entièrement. Le haut de son corps s'agitait contre le torse de sa sœur, tandis que le bas, à la manière d'une bête fouisseuse, remuait sous leur peau commune aux frontières indéterminées.

Tapies dans le noir et palpitant de terreur, les deux vieilles observaient cette chose luisante et sanguinolente que la morte tenait en laisse par un double cordon ombilical. La chose se mit à brailler d'une voix double qui les poussa dehors.

Luncény, le père, qui attendait, anxieux, devant la porte, se précipita dans la case, redoutant le pire. Ce qu'il découvrit dépassait de loin l'imagination d'un paysan qui en avait pourtant vu d'autres. Ayant constaté la mort de sa femme, il resta figé un moment, comme pétrifié, en proie à un léger vertige. À la lumière de la lampe-tempête, il considéra d'un œil épouvanté le fruit de sa semence et éprouva de la pitié pour lui-même. La créature totalisait deux têtes d'inégales grosseurs, un bras normalement développé, deux petits bras

et une paire de jambes. Le premier bras et les jambes appartenaient à la fillette, et le reste, à l'« autre », qui tournait le dos à sa sœur. Devant cette vision d'horreur, Luncény se mit à sangloter, pris d'un profond sentiment de solitude et d'injustice. Il ne pleurait ni son épouse décédée ni ses enfants maudits, mais ses illusions perdues car il avait mis ses espérances de pauvre en la naissance d'un fils, comme le semeur porte les siennes en sa première moisson.

Soudain, il perçut des voix. Pour protéger de la honte sa femme qui gisait écartelée sur la natte, il la recouvrit d'un pagne puis s'assit sur le lit. Son frère Biro arriva bientôt, suivi du griot. Le moment de stupeur passé, ce dernier trancha les cordons, fit un pansement de fortune, enroula les bébés dans un linge, et les coucha dans le lit. Biro rompit le silence :

— Tu dois les enterrer avec leur mère, dit-il au père d'une voix râpeuse. Il n'y a rien d'autre à faire.

— Enterrer deux enfants vivants ? s'étrangla le griot. Par Allah ! es-tu devenu fou ?

— Il peut les noyer avant, s'il a des scrupules.

Biro craignait que la naissance de ces phénomènes compromît une union qu'il envisageait avec une famille de nom et d'argent.

— Ces bébés sont un miracle, dit le griot. Un miracle inachevé, certes, mais un miracle.

— Moi, je ne vois que l'œuvre du diable, Djéli Moussa.

Le griot soupira, lui qui savait que le diable n'existe pas, pour l'avoir souvent croisé. Biro cracha près du lit :

— Une œuvre improductive et coûteuse. Toute leur vie, ils seront un fardeau financier et une cause de souffrances morales. Qui voudrait supporter cela ?

— Si Allah avait voulu les tuer, ils seraient mort-nés.

Le père les écoutait, assis sur le bord du lit, la tête entre

ses mains, le regard hébété. Les pensées en désordre, il cherchait les raisons d'un tel châtement. Le matin encore, il se réjouissait de la naissance prochaine de son premier enfant, souhaitant secrètement que ce fût un garçon. La durée inhabituelle de l'accouchement l'avait porté à redouter un malheur.

— Si tu ne les enterres pas, insista Biro, tu devras les déclarer. Et là, demanderas-tu un extrait de naissance pour deux, ou deux extraits attachés l'un à l'autre ? Hein ? On ne sait même pas si l'un des deux est un garçon ou une fille. J'entends d'ici les ricanements de ces maudits fonsonéris¹.

— Il est évident que c'est un garçon, dit le griot.

— À quoi vois-tu cela ?

— À son visage. Tous les nouveau-nés mâles ont cette expression-là. Regarde comme il rapproche ses sourcils ! Quant aux papiers, il en faudra deux même si Allah, dans Son immense sagesse, les a enfermés dans un seul corps. Il y a sûrement une raison à cela.

— Ah oui ? Et laquelle ?

Le griot secoua la tête et soupira à nouveau :

— Tu ne penses qu'aux avantages que tu comptes retirer du mariage de ton fils. Tu devrais savoir qu'on ne refuse pas un cadeau d'Allah, quel qu'il soit.

Pourtant, Luncény était horriblement déçu par ce cadeau divin, sans que cette déception le poussât toutefois jusqu'au meurtre des bébés. Courbé sur ses grands pieds, il écoutait d'une oreille perplexe les paroles qui volaient autour de lui. Il avait du chagrin, nous l'avons dit, mais pas pour sa défunte épouse car une femme qui était capable d'engendrer de pareils monstres ne méritait ni sa compassion ni son pardon.

1. Fonctionnaires.

Les leçons de la vie, souvent injustes, sont infligées à tous, et celui-là aussi connaît le deuil, qui enterre ses illusions et recouvre ses rêves de cendre. Soudain, il se rua dehors, traversa le hameau en courant, et s'évanouit dans le crépuscule. Nul ne le revit à Kōkouradji. Un voyageur affamé prétendit l'avoir aperçu à Kindia, une grande ville. Mais bien des voyageurs ont dans leur besace un peu d'espoir à troquer contre une poignée de semoule.

Son frère disparu, Biro hérita de la tutelle des enfants. Il réussit à persuader les anciens de cacher les siamois au fond d'une case pour éviter de transformer le village en une foire aux monstres. Puis il décida de ne déclarer que l'un des deux pour s'épargner de prétendues tracasseries administratives. Celle qui avait un bras et deux jambes fut appelée Hawa¹. L'autre ne reçut pas de nom. Devant les anciens, Biro justifia ainsi sa décision :

— Pourquoi donner un nom à quelqu'un qui ne peut accourir quand on l'appelle ? Pour le faire venir, il suffit d'appeler celle qui le porte en bandoulière. N'est-ce pas plus simple que de lui crier : « Dis à Hawa de te porter ici ou là » ?

Un vieux qui se méfiait des choses trop simples se gratta le menton et dit :

— Un nom, ce n'est pas seulement pour accourir quand on nous appelle. Cela nous donne une existence. Sans nom, nous n'existons pas.

— Justement, grand frère. Et puis il y a autre chose : le griot prétend que c'est un garçon. Moi, je dis qu'il faut attendre quelques années avant de savoir. Nous ne pouvons mentir aux autorités.

— Comment saura-t-on ?

— Les seins.

1. Ève.

Ils louèrent la sagesse de Biro.

— Mais comment il fait pour déféquer ? demanda quelqu'un.

— Allah seul le sait.

Ce mystère ajouta à une crainte superstitieuse déjà remarquable.

— J'espère que ce sera une fille, dit un vieux en branlant la tête. Sinon comment permettre qu'il se baigne avec sa sœur ?

— Faisons confiance en la sagesse de Celui qui les a créés.

Pour le désigner, certains se mirent à l'appeler Toumbou¹, de sorte que peu à peu cela devint son prénom.

Biro engagea une nourrice qu'il payait deux fois : une fois pour son lait, et une autre pour son silence. Il n'eut aucun mal à convaincre la femme, qui avait peur de Toumbou, de ne donner son sein qu'à Hawa. Il savait que la mort de l'un entraînerait fatalement celle de l'autre et spéculait sur une issue rapide. Ainsi affamé, Toumbou ne trouva de quoi survivre que dans le sang qu'il partageait avec sa sœur. Bien que son cœur, plus petit, pompât avidement le peu de substances nutritives que lui laissait sa jumelle, son corps déjà rabougri se ratatina comme un fruit tombé de l'arbre. Il était si malade que pour le soigner on faisait avaler les remèdes à Hawa. Pendant vingt-trois jours, il s'accrocha à sa misérable vie telle une patelle à son rocher. Voyant son état de plus en plus critique, un vieux diagnostiqua une malnutrition chronique. La nourrice, renvoyée sans gages malgré ses protestations, courut répandre partout le secret qu'elle devait garder. Alors des curieux arrivèrent, avides de frissons.

1. Asticot.

Ils attendirent de longues heures derrière une petite haie de joncs puis, déçus, s'en allèrent jusqu'au lendemain. Au bout d'une semaine de vaines patiences, ils se lassèrent.

Les anciens confièrent les nourrissons à la vieille Saran, une veuve qui vivait seule. C'était une femme grande et droite comme une statue d'ébène, avec des mains osseuses et une face sombre qu'éclairait parfois un sourire triste et édenté. Sa peau distendue laissait deviner par endroits l'architecture robuste d'une carcasse encore solide. Elle portait un boubou rapiécé et un deuil éternel, et, sur la tête, un nuage de cheveux blancs qui s'échappait de son unique foulard aux couleurs passées. Il émanait d'elle une dignité qui se répandait sur ses vêtements élimés. Ils l'avaient choisie parce qu'elle n'avait pas eu d'enfants, étant pour cette raison, aux yeux de ceux qui l'avaient désignée, mal placée pour avoir des exigences esthétiques. Elle habitait une case isolée, meublée d'une table, d'un lit de bambou et d'une malle. Dans une hutte de branchages, elle entassait ses ustensiles de cuisine, ses instruments aratoires et des choses de nécessaires qui conservent tout. Elle avait un potager où elle jetait pêle-mêle les graines qu'elle prélevait sur ses légumes. Dans ce jardin touffu, où les plantes tressaient leurs tiges et entrelaçaient leurs feuilles, elle faisait son marché au petit bonheur la chance et la cuisine selon sa récolte du jour. Elle s'efforçait d'apprécier ce qu'elle avait, et de ne pas désirer ce qu'elle ne pouvait obtenir. C'était, selon elle, le secret du bonheur. Mais cela ne concernait que les choses matérielles. Au plus profond d'elle, un désir ancien était resté solidement ancré. Cette faim qui, chez bien des femmes, ne s'apaise jamais était d'enfanter. Ce que son corps ne pouvait plus lui offrir, son cœur refusait d'y renoncer. Alors celui-ci saignait sans arrêt. Car il est des blessures qui, quoi qu'on fasse,

continuent de suinter. Il arrive néanmoins que le fruit d'un autre ventre guérisse un mal que l'on croyait incurable, et comble un vide qui nous paraissait insondable, parce que le bonheur d'une mère n'est pas plus dans l'acte de donner la vie que dans celui d'élever et d'aimer un enfant. C'est pourquoi Saran considéra d'emblée les bébés comme les siens. Elle ne voyait nullement en eux des monstres, mais deux poupons dont l'intelligence déjà remarquable l'étonnait, et dont la présence réveillait sa fibre maternelle assoupie. Ce cadeau d'Allah, à plus de soixante ans, dépassait ses attentes les plus ferventes et illuminait sa vie. Elle, qui se demandait comment elle allait combler le vide de ses derniers jours, y voyait une réponse tardive à ses prières oubliées. En humble signe de gratitude, elle tua son unique poule, qui picorait sa vie dans son potager, et en offrit les meilleurs morceaux à ses voisins. Elle garda la carcasse pour se faire un bouillon car il lui restait peu de dents. Le jour même, elle tira les augures de petits coquillages de porcelaine appelés cauris. Elle les enferma dans sa main desséchée, souffla dessus, et les jeta dans un van d'osier. Un cauri rebondit sur le bord du van et tomba par terre. Les autres lui annoncèrent un miracle. Mais le prodige annoncé était frappé d'inachèvement, comme un rêve dont on ne voit pas la fin. Étant déjà fort âgée, Saran vécut dès cet instant dans l'attente de son accomplissement, et les bébés portèrent sur leurs minuscules épaules tous les espoirs de leur mère.

Amal SEWTOHUL

Histoire d'Ashok et d'autres personnages de moindre importance

Les voyages et aventures de Sanjay, explorateur mauricien des Anciens Mondes

Sami TCHAK

Place des Fêtes

Hermine

La fête des masques

Amos TUTUOLA

L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI

Rift Routes Rails

Transit



L'étrange rêve d'une femme inachevée Libar M. Fofana

Cette édition électronique du livre
L'étrange rêve d'une femme inachevée de Libar M. Fofana
a été réalisée le 07 juin 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134816 - Numéro d'édition : 184845).

Code Sodis : N49885 - ISBN : 9782072449413

Numéro d'édition : 232832.